

Ce matin la grisaille colore la Gare de Béziers. L'humidité d'une pluie fine qui s'infiltré partout. Première fois que mes chaussures bon marché foulent le sol de cette ville. La voix SNCF emplît l'espace. La même voix de femme dans toutes les gares. Le train est reparti. J'y suis.

Les arrêts de bus sont devant l'entrée. Il plane ici l'esprit de toutes les gares du pays. Comme chez moi. Une uniformité. Une désertion du contact humain. Les machines partout et l'hostilité des autres comme remplacement d'une France que je n'ai pas connue. Quelques clochards devant la grande porte vitrée coulissante. Les visages défaits et fourmillants sont le paysage. Pas un seul guichet ouvert. Un lieu de passage devenu totalement automatisé. Les bornes à cartes bancaires partout. Machines à café et distributeurs de sucre. Fabrication d'obèses et de solitude. Achats de billets, compostages... ça bipe dans tous les sens. Aujourd'hui c'est devant les écrans que tout se passe. La chair humaine est une chose dépassée, en dehors de la pornographie qui nous abreuve. Le kiosque à journaux est encore habité, tenu par une femme, la soixantaine revêche. Encore quelqu'un avec qui échanger deux trois mots commerciaux.

Probablement plus pour longtemps. Les kiosques automatiques ne tarderont pas. Le progrès que nous avons tous chéri a tout remplacé. Soyons heureux. Nous y sommes. J'ai mon smartphone dans la poche. Demain la puce sous la peau. Google Map m'indique le chemin. «Bien pratique» ils disent. Plus besoin d'ouvrir la bouche.

Une fille me demande de l'argent. Trop près. Son haleine dans ma face. La même fille comme partout. La punk à chien de toutes les gares. Les dreads sur la tête et la 8.6 dans une main. La laisse du chien dans l'autre. Cliché, peut-être. Réalité, c'est sûr. Je lui dis non. Pourquoi devrais-je lui donner de l'argent? Je ne la connais pas. Elle s'éloigne hagarde et reniflante. Pas un mot entre ses dents gâtées. Juste un souffle écrasé.

— Tsssssss.

Connard de radin elle doit se dire. Connard de bourge elle doit se dire. Laquais du capitalisme elle doit se dire. Je suis un porte-monnaie sur pattes dans sa tête de rebelle antisystème. Le symbole (Anarchie) en rouge sur fond noir cousu au blouson. La tronche du Che sur le sac. Je le vois bien ce qu'elle doit penser. L'air sur le visage qui dit que tout lui est dû. Je ne lui dois rien. Elle doit se dire qu'elle fuck la société et moi avec, qui en fais partie, tout en me quémandant du fric, la dignité oubliée après le pipi entre deux voitures. Ne se demandant pas si moi aussi peut-être je fuck la société tout en ne voulant pas faire la manche. Même son chien a plus de dignité qu'elle. Elle s'éloigne et demande à quelqu'un d'autre. À tout le monde. Tout le monde qui dit non.

Quand le bus arrive, il est bondé. Le chauffeur porte fièrement sa barbe sans moustache. 1,80 euro le ticket. Le bus est plein. Se frayer un chemin avec mes bagages est une épreuve, dans cet amas de chair pauvre et usée par les boulots de chien, le chômage et les aides sociales. Et cette odeur. Les gens qui puent. L'odeur du prolétariat c'est ce qui nous rassemble. Notre socle commun à nous, rampants des villes de province. Moi-même j'ai l'odeur de l'échec. J'ai acheté mon parfum chez Auchan.

Dans ce bus qui tangué dans tous les sens, impossible d'éviter le contact physique. Tout le monde se touche, mais personne ne se regarde. Les yeux fuyants vers les godasses ou loin derrière les vitres.

Il remonte l'avenue de la gare ornée de dizaines de commerces qui peuplent la nouvelle France. Kebabs, boutiques de téléphones et boucheries hallal. Edith Piaf est définitivement morte depuis bien longtemps.

Le bus traverse la ville. Les bâtiments sont vieux. D'un vieux qui rappelle que la France a été vivante un jour il y a longtemps. Avant le four micro-ondes. Cette ville devait être belle. Aujourd'hui, c'est fini. Remplacée par les souks et les centres commerciaux. Les panneaux lumineux publicitaires, les enseignes franchisées et le bruit constant des machines. Comme ça partout en France. Un Occident à l'agonie.

Le canal du Midi est verdoyant, mais il n'y a personne. Les gens restent entre leurs murs. Il devait être agréable de s'y prélasser dans les beaux temps des dimanches après-midi. Avant. Quand tout ressemblait à autre chose. Quand l'air était moins lourd. Quand l'espoir pour tous existait encore.

Ici c'est comme chez moi. Puis la zone industrielle. C'est là que je vais. Derrière les tours de La Devèze. Le bus s'est arrêté.

•

Depuis trois jours Béziers m'accueille dans son ventre gris de ville croupissante. Pour une formation de restauration. Centre de formation AFPA, payé par l'état, refuge de ratés, naufragés pôle emploi. J'ai vingt et un ans. La décision de venir ici est allée vite. Quelques papiers à remplir quatre mois plus tôt et me voilà l'heureux gagnant d'une année fort épanouissante. Les chantiers, j'en avais pleins le cul. L'entreprise d'électricité en bâtiment, ma tête a dit stop. Le nez dans le plâtre et la poussière du matin au soir, c'était mon petit enfer quotidien. Deux ans et demi à saigner dans les murs à la disqueuse, tirer des câbles électriques, porter des vêtements crasseux, manger à même le sol son sandwich au jambon, les mains sales, le cul posé sur une caisse à outils.

La camionnette du matin c'était le pire. Arriver au local de l'entreprise, le jour à peine levé, le patron qui hurle dès 7h du matin. Jamais content, toujours hargneux. Cette zone industrielle du nord de la France. Parpaings et tôles au milieu de rien. Même la mauvaise herbe semblait pousser timidement dans ce lieu sans âme et sans chaleur humaine. Ces grillages partout. Ce préfabriqué en plastique qui servait de bureau au patron. Charger la camionnette

tous les matins de câbles et d'outils, rouler dans la crasse des sièges en polyester jusqu'au chantier du jour. Cette odeur des chantiers. Cette odeur, ça vous prend la gorge et ça vous dit que plus rien n'aura jamais une autre odeur. Et l'autre à côté de moi. Tous les matins. Trente ans qu'il travaillait là. Le larbin du patron. Qui s'aplatit. Qui accepte son sort. Qui accepte tout. Même l'inacceptable. Qu'on lui crache dessus. Qu'on lui parle comme à un chien. Il accepte sans frémir. Il dit merci. Il dit pardon. Merci mon bon maître. Il ne rêve plus à rien depuis longtemps. Si, il rêve de la retraite. Tous les jours il en parle. Et tous les matins c'était ça. L'air poisseux et cette odeur infâme. Cette odeur d'éternité. Et les chantiers. Et les ouvriers des chantiers. Et cette odeur. Leur odeur. Mon odeur. À 8h du matin, monter sur une échelle, casser un faux plafond, et recevoir sur la tête les gravats et les déjections de pigeons, de rats et autres saletés accumulées dans le grenier depuis des décennies. Respirer ça. Savoir que la douche c'est seulement le soir. Que toute la journée il va falloir la passer avec cette merde sur soi. L'autre qui travaillait avec moi ça lui allait. Jamais il ne rechignait.

Les chantiers, c'est fini. L'AFPA était une porte de sortie. La restauration c'est sans doute mieux je me disais. Béziers était la destination la plus rapprochée dans le temps. C'est un ailleurs alors c'est bien je me disais. Nous y sommes. 900 km m'ont mené ici, loin de chez eux, maman et papa. Suffisamment loin pour tenter la fuite salvatrice de la crasse de ma condition sociale. Fuir. Fuir moi. Péquenaud de province, bouseux, jamais sorti de son trou. Fils sans diplômes de prolos sans diplômes. Rebut du système sco-

laire, ni bac, ni savoir, seul bagage culturel un vieil accent du nord de la France. Tout comme maman, tout comme papa, tout pareil. Ici aussi tout pareil. Cette condition, à Béziers, la même crasse. Tout pareil. Ici, ils sont tous comme moi, des minables, des petits, des riens. J'ai vingt et un ans. Être comme eux, je ne veux pas. Je les déteste. Ils sont comme moi, je les déteste. Tous ces gens que je trouve ici, apprentis maçons, serveurs, secrétaires, femmes de ménage... Petit déjà, la sensation d'être mieux qu'eux galopait dans ma tronche. Persistante sensation. Lointaine, mais bien là. Verrouillée dedans. Être un bourgeois, j'en ai toujours rêvé. Être comme eux. Être propre et sentir bon. Fantasme les pieds dans la boue. Aujourd'hui encore. Toujours j'ai pensé valoir mieux que la gueuserie qui m'avait engendrée. Mais mieux c'est quoi? Mieux que tous ces gens que je retrouve ici, à Béziers. Pourtant, je suis eux, c'est évident, comme eux, tout pareil. Encore une fois, médiocre, misérable, incapable. Comme maman et papa. Comment ont-ils osé, sacs à merde, me donner la vie, m'imposer la vie, leur vie, rien d'autre, rien de mieux. Ordures. Qu'ils crèvent de leur égoïsme. Leur aimant sadisme parental m'est insupportable. J'ai vingt et un ans. Déjà, je suis vieux. Comment ont-ils pu penser que je puisse un jour me satisfaire des miettes qui remplissent leur existence? J'exagère. D'autres ont été battus, plus que moi. Violés même. Je n'ai pas été battu. Moi, ça va. Est-ce que les coups dans la gueule c'est être battu? Je ne sais pas. Je l'ai bien cherché peut-être, je ne sais pas. Quel âge j'avais? Je ne sais pas. Petit, c'est sûr. L'âge, je ne sais pas. L'enfance dans ma tête c'est ce qu'on me raconte. Pas de souvenirs dans cette tête. Presque pas. Les gens racontent. M'ont raconté.

Enfant obsessionnel, confisquant l'attention, bavard, jaloux, aîné d'une fratrie de quatre, nombriliste... mais les coups, si, je m'en souviens... Les gens disaient mademoiselle. Souvent. Je rentrais dans une boulangerie et on me disait «bonjour mademoiselle». Humiliation. Un visage de petite fille et des cheveux trop longs peut-être. Je ne suis pas une fille, je disais. Ressembler à une fille non merci. Grosse vache de boulangère. Elle a vu sa gueule cette grosse vache?

L'enfance, c'est la merde du dedans de tous qu'on se rappelle. Les tartes dans la gueule et la mère qui dit rien. L'enfance est toujours orpheline. Je pense à ça. Barbara elle a dit ça un jour. Je l'ai vu sur YouTube. Naufrage inéluctable de la candeur.

Je cherche un endroit. Le mien à moi, rien qu'à moi. Depuis toujours peut-être. C'est mon enfance qui cherche. La vérité, c'est que je m'en tamponne. Le passé n'existe que dans la tête. Qu'est-ce que je sais moi, si tout ça dans ma tête c'est du vrai. Peut-être un délire de petit connard frustré.

Je ne peux pas dire, dire ça, leur dire ça, à eux, papa et maman, assumer ça, dire ce que je suis, au fond, une merde ingrate, une orgueilleuse petite merde bien incapable d'être à la hauteur de son orgueil.

•

Ici c'est moche. Des jours des jours et c'est de plus en plus moche. Les bâtiments sont gris, crasseux. Ils sont partout. Architecture administrative. La laideur en horizon du matin.

Quelques arbres. Des allées bétonnées pour voitures et piétons. Nids de poule partout sur le bitume. Quatre bâtiments en tout. Je suis dans le bloc C.

Nous sommes en octobre. Il fait beau aujourd'hui. Tôt le matin, des gens se déplacent dans les extérieurs du centre. Silhouettes de zombies au loin dans l'encadrement de ma fenêtre. Probablement des formateurs ou autres employés de cette usine de réorientation. Les femmes de ménage au travail alors que le jour n'est pas là. Se lever à 4h pour récupérer la merde des autres. Sale vie. Sale horizon. Je les vois tous les matins par la fenêtre de ma cage-dortoir. Dans le hall du bâtiment où je suis, la décoration est froide et datée. Le moindre mouvement produit un son exacerbé. Bruits de pas, froissement des tissus synthétiques et bavardages se multiplient en résonnances provoquées par des plafonds beaucoup trop hauts. Des colonnes blanches un peu jaunies, d'environ quatre mètres, peut-être plus. Les couloirs sont silencieux. Interminables. Tout fait silence ici. Silence de mort qui s'introduit partout. Partout, des néons et une peinture couleur tristesse. Luminosité de glaciation. Ici a l'apparence d'un piège. Ce portail toujours fermé. L'éloignement du centre-ville. Ces flaques d'eau stagnante devant les entrées des bâtiments, stockées par l'usure du bitume jamais entretenu. Obligé de fourrer les pieds dedans dès sept heures du matin par temps de pluies. Comme une annonce matinale des journées à passer ici. Ici, c'est la crasse. Celle qui éclabousse. Qu'on peine à éviter. Celle qui imprègne. Fixe la puanteur. Cette odeur qui dit d'où tu viens et que les autres sentent toujours. C'était autrement dans ma tête de petit abruti d'où j'arrivais. C'était l'avenir que j'imaginai

avant de venir ici. Avant de foutre les pieds dans les flaques de Béziers. La glu des flaques. Marécages des matins jamais radieux.

Il va falloir rester un an. Un an ici. Trou à rats. Je ne m'attendais pas à ça. C'est long. C'est une vie, un an vu d'ici.

•